

## POUR UNE POETIQUE DE L'INTERCULTUREL DANS *IL ETAIT UNE FOIS PEUT ETRE PAS* D'AKLI TADJER

Yahia BENAMEUR

Université Mohamed Ben Ahmed d'Oran 2 (Algérie)

ORCID iD: 0009-0002-0926-9842

[yahia\\_benameur@yahoo.com](mailto:yahia_benameur@yahoo.com)

**Résumé :** Dans une perspective d'ouverture à l'Autre, Akli Tadjer, témoin de la deuxième génération beur, tâche à défaire les nœuds complexes de l'identité et briser les barrières culturelles. Tirailé entre deux mondes diamétralement opposés, à savoir la France et l'Algérie, l'écrivain opte pour une écriture métisse, grâce au contact interhumain, et aspire à un « univers uni et multiculturel », basé essentiellement sur la tolérance et la réconciliation avec l'Histoire.

**Mots-clés :** Interculturel-Identité-métissage-Histoire.

### POETICS OF THE INTERCULTURAL IN *IL ETAIT UNE FOIS PEUT ETRE PAS* OF AKLI TADJER

**Abstract:** In a perspective of openness to the Other, Akli Tadjer, witness of the second generation beur, tries to undo the complex knots of identity and break down cultural barriers. Torn between two diametrically opposed worlds, namely France and Algeria, the writer opts for a mixed writing, thanks to interhuman contact, and aspires to a "united and multicultural universe", based essentially on tolerance and reconciliation with History.

**Keywords:** Intercultural-Identity-mixing. History.

### Introduction

Après la période coloniale se manifeste une écriture particulière qui se réclame de l'immigration. Les auteurs francophones et beurs, vivaient cette situation « de doubles cultures et de doubles langues », hérités d'un système colonial hégémonique. Nés en France ou ailleurs, ces écrivains utilisent la langue française dans leurs récits, mais ce qu'ils décrivent ne se limite pas seulement à l'hexagone, ils se basent aussi sur leurs territoires, tout en donnant leur vision au-delà des frontières, de manière éclatée, vers le monde. Les littératures francophones brassent les différentes langues et les cultures qui en font des littératures ouvertes au monde, ce que l'on appelle la *littérature-monde*. Leurs romans se caractérisent essentiellement par l'échange et le dialogue avec l'Autre, ce que nous appelons également de « l'interculturel ». A ce titre, le sentiment de double appartenance apparaît plus ou moins positif, selon les tempéraments, perçu comme une ouverture et un enrichissement. Pour ainsi dire, le roman algérien d'expression française, notamment le roman beur devient un genre particulier qui brise, de plus en plus, les différentes frontières. Il se construit dans le carrefour des langues et des cultures et envoie le lecteur dans un monde complexe, grâce à une langue plurielle qui franchit les barrières de l'écriture, ouvrant le texte au métissage linguistique et culturel.

Notre analyse, dans cet article, s'assigne pour objectif d'analyser le phénomène de l'interculturel à travers lequel se dévoile la prise de conscience d'un personnage tirailé entre deux identités. Nous envisageons comment Akli Tadjer déploie dans son roman *Il était une*

*fois peut être pas* une voix narrative dans la tourmente identitaire et une écriture idéale incitant à surmonter les conflits culturels, à dépasser la vision ethnocentrique, colonialiste ainsi que les altercations générées par le contact avec autrui. Quel est l'enjeu de l'interculturel dans le roman *Il était une fois peut être pas* ? Comment ce roman devient une mixture linguistique qui transgresse les normes classiques de la langue française et favorise une altérité des pratiques langagières tout en étant un marqueur culturel ? Nous supposons ainsi que l'écrivain Akli Tadjer favorise la voix des personnages qui représentent son destin d'immigré. Il s'aperçoit qu'il y a une possibilité d'un langage universel, qui serait le meilleur moyen d'instaurer l'ère du dialogue des cultures, et préconiser l'échange et l'acceptation de l'Autre. *Il était une fois peut être pas* est un roman autobiographique qui raconte l'histoire de Mohamed et sa petite fille Meriem qui l'a éduquée, lui a tout appris, dès sa naissance. Dans la trame narrative se mêlent la grande et la petite histoire. Sa fille Myriam fait la connaissance d'un homme Français de souche se nommant Gaston Leroux ou « le gus ». Mohamed s'occupe de son gendre comme de son propre fils, alors que Myriam s'éloigne graduellement de son fiancé. Les deux hommes se rapprochent de plus en plus et finissent par s'entendre. En fait, l'histoire est aussi paradoxale que cela puisse paraître, Meriem s'attache à une autre personne, qui s'appelle Malik ; un étudiant en théologie. Quant à Meriem, elle apprend de ce jeune les concepts de l'Islam. Dès lors, elle devient une femme voilée et finit par retirer la main de Fatma sertie de rubis qu'elle portait autour du cou depuis sa naissance. C'est ainsi que le narrateur Mohamed décide d'avouer la vérité à Meriem ; celle de n'avoir jamais eu de mère et d'être seulement son père adoptif. Lors de sa narration, il ne cesse, en outre, de convoquer des personnages de différentes races qui s'unissent et qui s'aiment laissant derrière eux tous les conflits et les contraintes historiques. Comme le confirme Tadjer dans son entretien avec la Radio France info : « Avec *Il était une fois... peut être pas*, j'ai écrit les relations brutales souvent, amoureuses parfois, mais toujours passionnelles avec la France ».

### 1. Akli Tadjer, l'écrivain beur et/ou *schizophrène*

Dans tout discours beur, la voix du narrateur ne se distingue pas de celle des personnages. Autrement dit, la plupart des écrivains beurs se racontent et leurs romans sont souvent autobiographiques, donc on rencontre dans leurs récits, une voix bivocale, qui assume la narration, d'après Bakhtine :

La voix narratrice "offre la singularité d'être bivocal. Il sert simultanément à deux locuteurs et exprime deux intentions différentes : celle—directe — du personnage qui parle, et celle — réfractée — de l'autre. Pareil discours contient deux voix, deux sens, deux expressions. En outre, les deux voix sont dialogiquement corrélatés"

Bakhtine (1978 : 145)

En effet, le discours d'Akli Tadjer s'explore par ses origines maghrébines et grâce à ses personnages dans son récit. Il joue le porte-parole de sa génération et particulièrement de sa communauté. Né à Paris en 1954, fréquentant des lieux comme Gentilly, la banlieue, les cités HLM, Tadjer est un fils d'immigré et un écrivain franco-algérien qui a vécu son enfance en France. Il vit un métissage culturel qu'il ne lui est pas facile d'assumer. Ce qui lui vaudra un véritable conflit intérieur, « *une schizophrénie* » et une véritable quête de soi partagée entre deux pays, deux histoires, deux cultures, deux langues et deux identités. Un statut flou caractérise son œuvre et plus particulièrement *Il était une fois peut être pas*. Akli

Tadger choisit de relater son identité double dans ce roman à travers le personnage Mohamed. Une identité métisse jouant sur deux espaces culturels différents. Dans une dynamique de déterminer les propos de l'écrivain dans ses écrits, Akli Tadger a affirmé à la même radio info, d'où nous pouvons par ailleurs dévoiler le handicap éprouvé par l'écrivain quant à ses origines et l'importance d'avoir plusieurs cultures.

Comment vivre avec la culture française et algérienne sans devenir schizophrène ?  
 Quand j'étais jeune j'avais du mal à cohabiter avec ces deux mondes. Je pensais même que c'était un handicap car il n'y a pas plus différent que ces deux cultures. Avec le temps, je sais, quand on en a l'envie, que plus de culture c'est toujours une richesse ».

Radio France info(2018)

C'est à cette voix narrative que nous nous intéressons dans *Il était une fois peut être*, c'est-à-dire à l'existence, au fond, de la voix de l'auteur, un personnage vivant entre deux mondes contradictoires et qui cherche à apaiser son conflit intérieur et s'ouvrir à l'Autre. Il met en avant la problématique que rencontrent les personnages des récits. Alors, comment se manifeste cette double culture dans son roman ?

## 2. De l'interculturel au contact des langues

A l'ère actuelle, le phénomène de l'interculturel est devenue une réalité que personne ne peut nier. Mais, avant d'aborder cette notion, nous tenons, dans un premier temps à définir la notion de « culture », soit un « ensemble d'éléments (spirituels, matériels, intellectuels) communs à un groupe d'individus ». (Tzvetan Todorov, 1986 : 5) Il existe selon cette acception une équivalence de sens entre « culture » et « identité ». A ce titre, l'étude de l'interculturel ne peut se faire sans faire appel au rapport entre les peuples et les cultures, comme l'affirme Todorov que si « L'interhumain fonde l'humain », « l'interculturel est constitutif du culturel ». (Tzvetan Todorov, 1996 : 174). Ceci dit que l'essence de l'individu réside essentiellement dans la rencontre et l'ouverture à l'autre. Le mélange des cultures serait ainsi non seulement souhaitable mais indispensable. Donc, ce rapport peut être perçu comme donnée positive, car il préconise l'échange et le dialogue culturel ; il libère la relation des entités considérées comme figées en les transformant en structures ouvertes. Le terme « interculturalité », comprend le préfixe « inter » et « culturalité », nous soulignons qu'au terme culture s'ajoute le préfixe « inter » qui indique un sens de réciprocité et d'échange entre des groupes, des individus, des identités. Cette notion d'interculturalité « s'accomplit au travers les dynamiques d'échanges, de rencontres, d'affrontement, qui se mettent en place lorsque deux ou plusieurs communautés sont en contact » (Nouss, 2003 :40 ). A ce sujet, l'étude de cette notion d'interculturalité nous conduit à s'interroger sur l'usage du métissage littéraire à l'intérieur du métissage culturel, car la fusion des cultures se manifeste ainsi à travers une confrontation linguistique qui influence la langue française. Les auteurs francophones peuvent introduire dans leurs récits des éléments linguistiques hétérogènes, comme c'est le cas d'Akli Tadger, écrivain lié à la littérature beure. Etant donné qu'il vit une double culture, son roman *Il était une fois peut être pas* se nourrit essentiellement d'un langage mixte. A cet égard, ce « métissage linguistique » est le fait de prendre certains mots d'une langue étrangère et de les intégrer dans son langage d'origine, une alternance systématique entre deux ou plusieurs langues à l'intérieur d'un même discours, ce que nous appelons « le métissage linguistique ». Pour Sesep le métissage est :

Le processus qui consiste en une alternance systématique entre deux ou plusieurs langues à l'intérieur d'un même acte de langage ou tout simplement comme la production d'actes de langage linguistiquement hétérogènes. On appellera discours métissé tout discours résultant du métissage ou plus exactement tout discours construit à partir de plusieurs codes et comportant par conséquent des énoncés ou des segments d'énoncés métissés dans une proportion telle que ceux-ci ne pourront pas être considérés comme homogènes.

Sesep N'sial (1978 :33)

Il convient de signaler que le roman francophone ou beur est par excellence un espace de métissage linguistique et de dialogue entre plusieurs cultures, ce qui donnera naissance à différents dialectes. De ce point de vue, on considère cette littérature comme le moment important d'un *écart* par rapport à la littérature française contemporaine. L'énoncé hybride est donc un processus de croisement de plusieurs discours par lesquels l'auteur peut produire une certaine polyphonie au sein du texte, probablement unitaire de son roman. Dans son ouvrage intitulé Bakhtine affirme que, tout énoncé « contient les mots d'autrui cachés ou semi-cachés, d'un degré d'altérité plus ou moins grand ». Michel Laronde (1984 : 301). Dans sa conception de l'identité narrative, utilisée comme métaphore du métissage, Ricœur conçoit l'individu comme un personnage de récit, qui évolue et s'enrichit, et qui ne peut être envisagé comme une entité distincte de ses expériences. Il partage le régime de *l'identité dynamique* du récit, en participant en même temps à la construction de l'histoire racontée (Ricœur, 1996 : 175). Il s'agit donc d'une interaction commune construisant dans les deux sens aussi bien le personnage que l'histoire.

### 2.1. Confrontation et hétérogénéité linguistique

On peut ainsi dire que le roman francophone et beur favorisent un univers romanesque où se côtoient deux univers linguistico-culturels différents. S'agissant d'une écriture « décentrée » par rapport à une langue et une culture canonique normatives ; ce dont témoigne *Il était une fois peut être pas*. En effet, le roman *Il était une fois peut être pas* s'inscrit dans cette optique. L'on voit, ici, que cette hétérogénéité permet au conteur de briser les Frontières, de faire basculer son identité et de ne plus appartenir à un monde mais au monde. C'est-à-dire que le roman s'inscrit dans la dynamique d'une hétérogénéité sociale, de la variation de langues et des cultures, il fait ressurgir ces grandes figures de l'histoire algérienne, en l'occurrence, pour les transformer dans un contexte contemporain autour d'un personnage français, cherchant par-là à s'insérer dans une mouvance interactionnelle et à s'ouvrir au monde. Par conséquent, Akli Tadjer fait preuve d'une hétérogénéité sociale qui vire vers une hétérogénéité linguistique (hétéroglossie). Cette mixité linguistique est engendrée par une hétérotopie, terme élaboré et explicité par (Foucault 1984), qui concerne la différenciation des espaces : « des lieux réels, des lieux effectifs, des lieux qui sont dessinés dans l'institution même de la société, (...) des sortes de lieux qui sont hors de tous les lieux ». Dans ce contexte hétéroglossique, *Il était une fois peut être pas* se caractérise par l'usage de la langue de l'Autre (des interférences, des emprunts et des idiomes traduits) pour l'enrichir davantage. À travers son récit, il vise à promouvoir les langues d'immigrés, mais aussi de *déconstruire-reconstruire* toute une mémoire historique qu'il revêt, au travers notamment les personnages mixtes, favorisant un rapport de relation/tension avec l'altérité. Nonobstant ses origines algériennes, Akli Tadjer opte pour ce genre d'écriture et met en

avant, dans son récit, la confrontation des langues, à savoir le français et l'arabe dialectal, ce qui engendre un véritable espace textuel d'hybridation. De nombreux termes arabes se manifestent dans son écriture. L'auteur a en effet employé termes appartenant aux traditions de ses parents tels que des vêtements traditionnels « gandoura, Bournous », des emprunts de la langue arabe tels que : « Toubib, Bled, halal, roumi, Djebels, bzef, chouia, souk », ou des termes appartenant à la gastronomie maghrébine, « couscous, kebab ». Pour ce qui est des mots aux apparences étrangères, ils ne sont ni traduits ni expliqués, il s'agit de mots d'origine arabe qui sont déjà insérés dans le dictionnaire français, vus comme des termes français d'emprunt, il est normal qu'ils ne soient pas traduits. Ce sont des termes ayant d'équivalences en langues française, et qui ont donc été repris volontairement par les personnages afin de créer une ambiance orientale à l'*Occident*. On se doit de mentionner ici que l'inclusion de certains mots appartenant à la langue arabe influence sur la culture occidentale. De sorte qu'on peut dire que Tadjer cherche les moyens propices de forger un monde où coexister la tradition arabe et la modernité occidentale. En effet, l'usage de l'arabe permet au narrateur de partager la cuisine de l'Afrique de Nord et de ces ancêtres. Myriam voulait préparer avec son père le « couscous », afin de fêter la naissance du prophète Mohamed avec des frères et des sœurs. Comme l'affirme le narrateur Mohamed : Elle avait participé à une couscous-party pour fêter la naissance du prophète Muhammad ». (*Tadjer .2008 : 64*). Akli Tadjer recours également à la traduction de certaines occurrences dans son récit afin créer, en quelque sorte, une œuvre universelle compréhensible par les lecteurs de la littérature francophone ; ce dont témoigne Cette arrière-grand-mère s'appelait Awa. Eve en français ». « C'était Alger. El Djazair en arabe. (*Tadjer .2008 : 28*). Étant fils de parents arabomusulmans, Tadjer intègre dans son récit des termes appartenant à la tradition musulmane. D'où la récurrence, tout au long du récit du terme « *Inch Allah* » qui signifie si Dieu le veut. Le narrateur fait référence à ces termes religieux pour exhiber sa connaissance de son milieu culturel. Il s'agit en fait d'une valeur sociale ou culturelle grâce à laquelle un groupe ethnique exprime son identité et sa cohésion, comme par exemple la famille, la religion, l'histoire, etc. Akli Tadjer procède ainsi à métisser la langue française. Ce qui donne à voir ce récit, c'est un bilinguisme, signe d'une dualité culturelle et du lectorat. Dans les croyances musulmanes, le mot *Inch Allah* explore la volonté de Dieu dans la réalisation des vœux. L'auteur souligne ainsi que les personnages musulmans vivent toujours de leurs espoirs, comme si rien n'est compliqué pour eux. L'emploi de la traduction permet aussi au lecteur étranger d'apprendre et s'imprégner la culture de l'Autre.

Un jour j'ai compris. Il me rebutait parce qu'il ponctuait ses débuts de phrases par Inch Allah, qu'il traduisait aussitôt par si Dieu le veut...Inch Allah, si Dieu le veut, demain il fera beau. Inch Allah, si Dieu le veut, on sera riche, si Dieu le veut Myriam réussira une belle vie. Inch Allah, si Dieu le veut ».

Tadjer (2008 : 64)

L'inclusion de ces termes religieux permet surtout de créer un lien social entre les communautés musulmanes et non musulmanes. Etant homosexuel et athée, le vieux M. Blin débute toujours ses paroles par des termes de la religion. Peut-être qu'il cherche de se lier aux peuples musulmans tel qu'il est décrit dans l'extrait ci-après : « J'avais fini par lui demander s'il était converti à la religion musulmane, Non, il était athée, pire qu'un communiste. C'était pour créer du lien social qu'il mettait Allah entre nous. » . *Tadjer (2008 : 64)* Pour offrir à son récit une valeur universelle et interculturelle, Tadjer a employé des termes Anglais et

plus spécifiquement, l'américain, il s'agit de la langue de cité, longtemps employée par les jeunes beurs. En effet, le roman *Il était une fois peut être pas* n'échappe pas à l'emprise anglo-saxonne. De nombreux termes et expressions employés par les personnages illustrant amplement le respect et la valorisation de la culture de l'Autre. Le personnage Mohamed exprime son appartenance à la culture française et algérienne, mais il inclut également l'Anglais pour montrer son attachement à la culture de l'Autre. Il affirme ainsi :

Il trouvait que je n'avais pas une tête d'autochtone et voulait savoir d'où j'avais émigré. J'ai répondu que j'arrivais de nulle part il avait l'air de croire à une blague. Really ? Very really. Comme il doutait toujours, je me suis affiné le portrait. I am French and Algerian ou l'inverse ».

Tadjer (2008 : 123)

Les personnages de ce roman sont multilingues et, de par leur voyage d'un pays à l'autre, ils peuvent mettre à profit leurs connaissances langagières. En ce sens, le public visé par Tadjer ne se limite pas seulement au public français, car l'insertion d'autres langues ainsi que la présence des personnages *non-français et non-maghrébins*, signalent l'importance accordée par l'auteur au plurilinguisme, mais aussi multiculturalisme. De ce point de vue, l'emprise anglo-saxonne s'illustre notamment lorsque le personnage Mohamed parle des deux personnages non-français et non-maghrébins, mais Irakiens. De cette rencontre entre personnages différentes nations découlent de nouveaux langages et désormais, Paris devient une ville qui rassemble toutes les langues du monde : « M'a semblé aussi qu'il disait que Paris était la plus belle ville du monde. Peut-être était-ce le contraire. J'avais du mal avec l'arabe irakien. Le moins moustachu parlait anglais. Enfin, c'est une image. C'était un sabir d'arabe, d'anglais, saupoudré de franglais. ». (Tadjer, 2008 : 123) Même si on ne parle pas toujours la langue de l'autre, Akli Tadjer montre cette ouverture au dialogue et l'importance du partage interculturel. L'autre n'est pas perçu comme étranger dont on a peur, mais il devient comme l'appelle Kristeva « *une face cachée de notre identité* » (1991 : 9). Ce faisant, il devient l'autre individu par rapport auquel le « je » se définit. Pour ainsi dire, l'insertion d'une langue étrangère dans la langue française rend compte d'une écriture plurielle. Ce métissage linguistique phénomène mène vers la voie de l'interculturalité et la tolérance. Autrement dit, le contact et les interactions entre les peuples de différentes langues et cultures plongent les individus et les sociétés dans un bain d'interculturalité.

## **2.2. Interculturel et Tolérance, la clé pour une culture monde**

Une société multiculturelle n'est pas un *patchwork* où s'embrassent des identités culturelles fixes mais un entrecroisement de différentes identités dynamiques et fluides au travers des interactions interculturelles. « Quand des personnes de culture différentes se rencontrent, nous qualifions les processus qui sont alors impliqués de " communication interculturelle " ou bien d'"interaction interculturelle " ». (Gerhard MALETZK, 1996 :82). Dans son roman, *Il était une fois peut être pas*. Akli Tadjer fonde ce récit sur des différences culturelles qui peuvent exister entre l'Algérie et la France et développe une relation avec la culture de l'Autre. Le narrateur Mohamed cherche à surmonter les frontières terrestres naturelles ou construites par le colonisateur afin d'en faire ressortir une source de richesse pour chacun. A la lecture de son roman. Le lecteur y trouve de l'exotisme, et de l'acceptation de l'Autre, mais dans toute l'œuvre, on aperçoit l'esprit de l'humanisme et la liberté qui en émane. En effet, à travers son récit *Il était une fois peut être pas*, l'auteur mis

en évidence le caractère hybride des personnages, « Un cerveau de roudi dans une peau de bicot » (2008 :183). Il veut montrer au lecteur que le contact avec l'Autre est important dans la vie humaine. Comme le confirme le narrateur Mohamed « C'est comme dans la vie, c'est de l'antagonisme qui crée la beauté ». Tadjer (2008 : 143). Ou comme l'affirme Myriam à son père : « Tu m'as appris que la beauté venait de l'addition des antagonismes. Il n'y a pas plus différent que Gaston et moi. Tu devrais être content. Il ne suffit pas d'avoir de belles idées. Il faut les assumer ». Tadjer (2008 : 33-34). Akli Tadjer montre également la volonté des personnages de créer un univers d'interculturalité, c'est-à-dire ils s'allient et rejettent tous les stéréotypes et les préjugés racistes. Lorsque le personnage Mohamed raconte l'histoire de Myriam et celle de l'Algérie, il ne manque pas d'évoquer des personnages contrastés, contradictoires mais qui s'aiment. « Dans ces contes et légendes les gens qui s'aiment sont toujours beaux, a miaulé Lucifer. [...] Beaux et différents. Un brun, une blonde, une française, un arabe, un arabe, une française ». (Tadjer (2008 : 162 ). Dans ce récit, Akli Tadjer convoque l'Histoire coloniale pour retracer le destin de sa petite fille adoptée Myriam. Celle-ci, une fille métisse et est le fruit d'un arbre généalogique, inespéré des *contes et légendes*, convenablement dressé par le narrateur. Cette femme est née d'un amour mixte entre « Adem et Awa ». Avec sa main habile, Awa, la faiseuse d'éventail, séduit le dey Hussein. Le couple crée une atmosphère d'interculturalité, et décident ainsi d'entrer en amour et se met d'accord pour un éventuel mariage d'où viendra la fille Myriam :

Avant de te parler de ta maman, il faut que tu saches qu'elle a eu une mère, qui elle-même a eu une mère qui elle-même a eu mère – ton arrière-grand-mère. Eh bien, cette arrière-grand-mère s'appelait Awa. Ève en français. Ève comme la première femme que Dieu a créée sur terre. Ton ancêtre Awa a vécu au temps d'Hussein, le dey d'Alger. ».

Tadjer (2008 : 123)

Awa entre dans un projet avec son amant Hussein, lorsque son ami Bacri, négociant du blé, fait l'entremetteur entre elle et son futur époux. Et c'est dans cette relation conjugale que la grande Histoire et la petite histoire s'imbriquent. C'est ainsi le prétexte d'un véritable chaos ou le début d'un conflit entre les deux communautés française et algérienne qui débouche sur la conquête de l'Algérie : « C'est à ce moment précis que la grande histoire et la petite histoire se sont télescopées. Hussein Dey bondit de son divan, prit des mains d'Awa son éventail et soufflera trois fois le consul. Cet affront fut rapporté en France et Charles X rappelle son consul. » . *Tadjer (2008 : 34)* Akli Tadjer mélange « la fiction et la réalité pour témoigner des générations, métisses, ballotés entre deux races, deux cultures, et dépeint un tableau de ces générations avec toutes les violences qu'elles endurent et tous les sacrifices qu'elles font pour s'affirmer et se proclamer légitimes. Il déploie dans, ce récit une image qui dépassent le regard ethnocentrique du monde et rendent possible la coexistence entre les peuples et les communautés. Il pointe des gens qui s'unissent, malgré leur différence. Ce point de vue s'explore dans la relation d'amitié qu'Adam lie à Simon, deux personnages qui se ressemblent, mais de confessions différentes : « C'est dire si c'était de la franche et belle fraternité. La seule différence tenait à leur religion. L'un était juif, l'autre était musulman ». *Tadjer (2008 : 64)*. La différence par rapport aux religions n'exclue pas la possibilité d'entretenir des relations avec les autres. Akli Tadjer met également l'accent sur les relations amoureuses qui sont nées dans les colonies françaises. À travers la voix de son personnage, Charles, il montre le déracinement et la quête des origines de ce dernier. Le chant ci-dessous met en avant les couples mixtes dont sont issus Charles et son

destin identitaire après ces liens conjugaux :

La faiseuse d'éventails aimait Hussein, ce n'était pas ici mais dans les colonies, Adam aimait Madeline, ce n'était pas ici mais dans les colonies, Marion aimait Aziz, ce n'était pas ici mais dans les colonies, Louise aimait Kamel, mon papa arabe, ce n'était pas dans les colonies, mais c'était ici dans notre beau pays.

Tadjer (2008 : 187)

### 3. Les noms des personnages comme représentations (inter)culturelles

Afin de poursuivre son projet d'interculturalité et de métissage culturel et linguistique, Akli Tadjer accorde une importance à ses personnages et leur interactions dans le roman *Il était une fois peut être pas*. Il évolue au fil de son roman, qui lui-même dévoile de nouvelles interprétations. Sa position entre deux territoires auxquels il n'appartient plus entièrement le transforme en sujet hybride. C'est ce qui donne naissance, à travers l'histoire à des personnages différents. Ces derniers sont souvent significatifs au profit de l'interculturalité. Dans son récit, Akli Tadjer opte pour des noms universels afin de promouvoir une culture monde. Ainsi, le nom des personnages porte une charge sémantique et un rôle décisif dans ce que Vincent Jouve a appelé l'effet-personnage. Avant de trouver la signification de ces noms, nous avons jugé utile de présenter quelques notions théoriques sur la symbolique des noms. Roland Barthes affirme que « Un nom propre doit être toujours interrogé soigneusement, car le nom propre est ; si l'on peut dire, le principe des signifiants », Mais, comme tout signe, « le principe des signifiants ». (Roland Barthes 1985 : 336), il pourrait être arbitraire, cependant, il reste un signe motivé quand il y a un rapport entre lui et ce qu'il désigne. Achour Christiane explique clairement cette relation :

En tant que signe linguistique le nom est un signe arbitraire. La notion d'arbitraire désigne le rapport non nécessaire entre le signe et son référent. Mais le degré d'arbitraire du signe diminue et le signe devient motivé quand un lien existe entre le signe et son référent.

Achour & Rezzoug (2005 : 203)

Si nous interprétons cet extrait, nous nous apercevons qu'un nom propre est un signe linguistique qui conçoit un signifiant, un signifié et un référent. La motivation du nom est le rapport qu'entretient le personnage avec son nom. Car l'auteur cherche un nom qui coïncide à la réalité qu'il vise, avec son personnage et à la personnalité de ce dernier. Nous trouverons alors, ce rapport entre le personnage « signifiant » Mohamed, son signifié (sens) et son référent. Mohamed veut dire « digne de louanges », il signifie aussi « Le gracié ». Le nom Mohamed appartient au vocabulaire religieux, désignant le Prophète de l'islam, le dernier des messagers de Dieu. L'inscription de la dénomination de ce personnage, dans le vocabulaire religieux est très significative. Dans l'imaginaire occidental, il porte une « signification extrêmement péjorative et contient une charge négative », car il est perçu comme un islamiste radical. Cependant, loin de tous les préjugés racistes, Mohamed, dans l'imaginaire des musulmans, est un nom sacré. C'est ainsi que dans *il était une fois peut être pas* le personnage Mohamed est un homme sain, un adepte de la paix et de la tolérance. Mohamed cherche en effet à briser l'image portée sur l'Islam et les musulmans. À travers ses personnages, il ouvre le dialogue, l'amitié, l'amour, et le respect avec l'Autre.

L'interculturalité s'illustre clairement dans l'usage des personnages « Myriam » et « Mohamed ». Si nous cherchons la symbolique des noms, on découvre que Myriam, prénom

écrit en français, est un nom arabe de la *Vierge Marie*. Elle est la seule femme évoquée par son nom dans le Saint Coran. Ce prénom est universel, car il est également utilisé par les occidentaux. Le prénom que Tadjer a choisi pour son héroïne, c'est pour donner la vie ou l'effet de vie comme le disait Vincent Jouve dans son ouvrage « l'effet personnage dans le roman ». Ainsi, le choix de ce nom est : « Une illusion de vie qui est d'abord lié au mode de désignation du personnage. Au-delà du cas particulier des personnages historiques, c'est bien tout nom propre, inventé ou non, qui suscite une impression de réalité », Vincent Jouve. (1998 : 110). Myriam est à la fois, française et musulmane de naissance. Elle symbolise la pudeur dans toutes les confessions, son prénom est toujours associé à la vertu de vierge et est la seule femme que le Coran lui a consacré toute une sourate pour la bénir. Sa relation avec Malik, le futur Imam suscite chez le personnage Mohamed la méfiance de ce personnage. Pour Mohamed, Malik représente la figure d'un islam intégriste, car Myriam a voulu « aller au Pakistan voir les exégètes de l'islam ». Tadjer (2008 : 221), au lieu d'appliquer un islam modéré initié par son père. D'ailleurs, il a su comment changer le comportement de Meriem, il lui a imposé le voile et de ne pas prendre *la main de Fatma*. Cette attitude bouleverse la vie du narrateur Mohamed « Je bouillais si fort » (2008 : 113). Il se montre parfaitement adepte de la paix, de la réconciliation et du respect de l'autre, loin de toute violence et d'extrémisme : « parce que je ne l'avais pas élevée dans le culte du bon dieu. Je l'ai instruite du SMIC religieux, pas plus ».

## Conclusion

L'interculturalité dans *Il était une fois peut être pas* est un phénomène qui ouvre la voix aux différentes cultures. Akli Tadjer met en avant les rapports interculturels et inter identitaires qui font fonctionner les personnages où le croisement de deux cultures dans ce texte a engendré des personnages métis, présentant ainsi le rôle fondamental de la culture dans la construction de l'identité individuelle et l'identité collective. En ce sens, le statut de l'auteur, comme écrivain beur, est mis en fiction pour exprimer sa double identité. De plus, le statut identitaire de son récit repose sur l'usage du métissage linguistique et culturel que Tadjer a mis à contribution afin de produire une certaine entente avec ses lecteurs. Autrement dit, l'usage d'une langue étrangère, donne lieu à cette dichotomie *identité / altérité*. Par ce procédé, Akli Tadjer dévoile une vision du monde et une identité à laquelle il aspire. La rencontre des personnages de différentes identités et le mariage mixte se présentent, dans ce récit, comme le lieu privilégié où les cultures s'affrontent, dialoguent et se fondent. Cette union binationale apparaît comme un projet d'analyse, capable de trouver des solutions originales aux conflits historiques, applicables à l'histoire individuelle mais susceptible d'inspirer l'Histoire et les politiques collectives voire d'être transposées au niveau universel et social. Akli Tadjer a eu recours à l'écriture de l'Histoire comme un arrière-plan et une toile narrative pour montrer l'importance du contact avec l'Autre dans la construction identitaire. Ce récit donne un bel exemple sur le multiculturalisme et une stratégie établie par l'écrivain Akli Tadjer dans le sillage politique et littéraire afin de concilier les deux communautés algérienne et française.

## Références bibliographiques

- Achour Ch. & Rezzou, G S. (2005). *Convergences critiques. Introduction à la lecture du littéraire*. OPU1, Alger.
- Akli, T. (2008). *Il était une fois... peut-être pas*, Alger : APIC
- Bakhtine, M. (1978). *Esthétique et théorie du roman*, Gallimard. Paris.1978

- Blanchet P. (2010). *Martinez Pierre, Pratique innovantes du plurilinguisme, émergence et prise en compte en situation francophones*, Paris
- Dubois. J. et al. (1973). *Dictionnaire de linguistique et des sciences de langage*, Paris : Librairie Larousse
- Jana, R. (2007). *Emprunts arabes en français*, Université de Masarykova
- Laronde, M. (1993). *Autour du roman beur. Immigration et identité*. Paris : Le Harmattan
- Laronde, M. (1996). *L'écriture décentrée. Le langage de l'Autre dans le roman contemporain*. Paris : Le Harmattan
- Maletzke, G. (1996). *Interkulturelle Kommunikation. Zur Interaktion zwischen Menschen*
- Nouss, A. & François, L. (2001). *Métissages*, Paris, Pauvert.
- Nouss, A. (2003). *Espaces et sociétés*, 113-114)
- ORTOLANG. *Plate-forme d'outils et de ressources linguistiques pour un traitement optimisé de la langue française*, [En ligne], consulté le 18 mars 2024, URL: <https://www.ortolang.fr/fr/accueil/>
- Ricœur, P. (1996). *Soi-même comme un autre* [1990], Paris, Seuil/Essais,
- Roland, B. (1985). *L'aventure sémiotique*. Ed du Seuil,
- Tzvetan T. (1986). *Le croisement des cultures*, *Communications*, (43) 1
- Tzvetan, T. (1996). *L'homme dépaycé*, Paris, Éditions du Seuil
- Verschiedener, K. (1996). *Opladen*, West-deutscher Verlag
- Vincent J. (1992). *L'Effet-personnage dans le roman*, Paris, P.U.F., « Écriture »
- Vincent J. (1998). *L'Effet-personnage dans le roman*, Paris, Presses Universitaires de France

#### Notes

Entretien en ligne avec Akli Tadjer, propos recueillis par Mohamed Berkani dans France Télévisions - Rédaction Culture, publié le 25/05/2018, En ligne], consulté le 10. janvier 2020, URL : [https://www.francetvinfo.fr/monde/afrique/culture-africaine/akli-tadjer-vivre-la-culture-francaise-et-algerienne-sans-devenir-schizophrène\\_3055375.html](https://www.francetvinfo.fr/monde/afrique/culture-africaine/akli-tadjer-vivre-la-culture-francaise-et-algerienne-sans-devenir-schizophrène_3055375.html).